



PAIN PERDU
ET
BACHATA

Julia Bru

J'AI
LU

PAIN PERDU
ET
BACHATA

Julia Bru

PAIN PERDU
ET
BACHATA



*À une terre que je n'attendais pas
et qui était faite pour moi...
À « mon frisé », à qui Chapulín doit presque tout...*

Note de l'auteure

Il y a dix-sept ans, j'ai rencontré l'île de ma vie. Après avoir eu des papillons dans le ventre pendant toute l'année que j'ai passé en République dominicaine, la relation passionnelle que j'entretiens avec elle demeure stable et intense. Mes séjours fréquents font que mon cœur ne la quitte jamais vraiment.

À travers ce roman, je vous propose de découvrir Baya, un village à la fois inventé et inspiré des lieux qui me sont chers. Vous y trouverez, je l'espère, les sons, les saveurs et l'ambiance locale que j'ai connus par le passé, qui existent encore aujourd'hui ou que j'ai pris plaisir à imaginer et qui auraient pu être.

Voici ma déclaration d'amour à ce pays.

C'est à présent à mon tour de vous souhaiter un bon voyage...

Prologue

Qu'est-ce que je fiche là ?

J'ai voulu faire demi-tour dès l'enregistrement de mes bagages. Pourtant je dois monter dans cet avion. Je suis une fille raisonnable. Enfin un peu moins maintenant...

Et puis ma vie m'attend.

Est-ce cette vie-là que je désire encore ?

Un bip m'annonce l'arrivée d'un nouveau message :

Ce n'étaient pas que des gouttes de pluie...

Mon cœur bondit.

Dans cette salle d'embarquement où m'entourent des retraités à la peau tannée comme du cuir, qui ont profité des séjours en Hôtel-Club bradés de septembre, je me sens seule. La climatisation poussée à fond me prépare à l'automne qui arrivera en France en même temps que moi. Le siège en plastique rugueux sur lequel je suis assise est glacé. Le froid envahit tout mon être.

En regardant le tarmac que j'ai foulé début juillet, j'éprouve une pointe de nostalgie. Comment trois petits mois peuvent-ils chambouler une existence ?

Ce n'étaient pas de simples vacances au soleil mais bien plus que cela.

Certes, je repars avec quelques doutes, mais aussi avec des certitudes, dont une essentielle : sur cette île, je *me* suis trouvée. J'étais arrivée en touriste, j'ai à présent le sentiment de regagner mon pays telle une étrangère.

Les huit heures de vol à venir me permettront peut-être de me défaire de cette déprime que j'espère passagère.

Respire. Concentre-toi sur tout ce que tu vas retrouver, les gens que tu aimes et un travail que tu as toujours – ou presque – adoré. Même ton satané chat doit avoir hâte de te mordre à nouveau.

Tout en faisant rouler mon pendentif bleu en pierre de larimar entre mes doigts, je ferme les yeux. Mais mon esprit me joue des tours. Des images y prennent vie, des visages familiers se dessinent et une soudaine chaleur s'empare de moi. Peu à peu, je distingue la mer et un immense flamboyant. Puis les notes langoureuses de bachata se mêlent à celles, tout aussi sucrées, du pain perdu.

Je souris.

Je suis à Baya...

Alex, décide-toi et quitte l'aéroport ! Il est encore temps de faire demi-tour !

Un rêve étrange me poursuivait depuis des années.

Dans la moiteur de la nuit, nimbée d'un halo rouge orangé, une étendue d'eau montait inexorablement vers moi, alors que je demeurais incapable de bouger d'un millimètre dans la touffeur d'une nuit sourde. Je distinguais au loin la silhouette d'une jeune femme qui se noyait en silence, sans que je puisse aller la sauver ou même entrer en contact avec elle. Mon sentiment d'impuissance augmentait au fur et à mesure que l'obscurité grandissait et que des ombres la peuplaient, emportant avec elle l'inconnue. Je me sentais attirée par cet être en danger, auquel je devais venir en aide, mais mon corps et ma tête refusaient de répondre à cet appel. Je n'avais d'autre choix que suffoquer et partir à la dérive à mon tour.

Malgré la récurrence de ce songe, je ne parvenais pas à identifier la jeune fille dont le visage, à la fois flou et familier, disparaissait invariablement sous les flots. Je notais toutefois qu'elle était brune, coiffée d'un chignon.

Je n'avais jamais parlé à personne de ces visions, pas même à mes amies, qui savaient pourtant presque tout de moi. Ce monde sombre et mystérieux était trop

intime pour que je le verbalise. Depuis l'adolescence, je cherchais à le comprendre. Aussi, quand au lycée notre professeur de philosophie avait évoqué l'interprétation des rêves selon Freud et Jung, j'avais cru, comme à mon habitude, pouvoir piocher dans leurs essais une explication, mais n'y avais trouvé que des références à l'inconscient et au ventre de ma mère, ce qui m'avait laissée perplexe...

J'avais donc pris le parti d'accepter ces songes, de les subir même, en espérant un jour en obtenir la clef.

Dígale, dígale dígale
(que voy pa' llá)
Dígale, dígale, dígale
(que voy pa' llá)¹

Bachata, Anthony SANTOS

J'ai longtemps souhaité être une imbécile heureuse.

Cette insulte, la plus grossière qui puisse jamais sortir de la bouche très prude de ma mère, avait toujours fait écho en moi. Être sotté et l'ignorer. Délaisser toute tentative de raisonnement sur l'infiniment grand et l'infiniment petit, le monde, la mort, l'amour... Et surtout, ne pas chercher à résoudre la plus grande énigme de tous les temps : pourquoi tout ce qui est bon fait-il grossir ?

J'avais pour ambition de simplifier mon existence et de la rendre douce. Mais le sort en avait décidé autrement : je n'étais pas bête.

1. Ce qui signifie en espagnol : « Dites-lui, dites-lui, dites-lui (que je vais là-bas)/Dites-lui, dites-lui, dites-lui (que je vais là-bas). » (*N.d.A.*)

Depuis l'enfance, je sondais la littérature en quête de réponses à mes mille interrogations, n'y trouvant souvent que de nouvelles questions. Si les dictionnaires pouvaient expliquer la signification des mots, il devait bien exister des œuvres à même d'éclaircir le sens de nos vies. La mienne aurait pu s'intituler *De grandes espérances* – celles d'une rêveuse...

À quel moment tout avait-il basculé ? Comment avais-je pu me retrouver soudainement projetée dans un feuilleton digne de ceux que diffuse M6 en semaine ? « Un jour, une histoire », promet la chaîne télévisée. Quel jour avait commencé la mienne ?

En remontant le fil des événements, je peux à présent en identifier l'origine : c'était un vendredi du mois de juin. Cet après-midi-là, je devais rêver, car les oiseaux semblaient chanter *La Colegiala*...

Depuis mon voyage au Pérou, cet air ne m'évoquait plus une publicité des années 1980 pour une grande marque de café, mais il me ramenait en Amérique du Sud, m'arrachant un sourire nostalgique. Je me remémorai ce merveilleux séjour que j'avais effectué avec mes parents quelques années auparavant... Nos derniers moments en famille.

Peu de temps après notre retour en France, alors que je n'avais rien vu venir, ils s'étaient séparés. Tel un voyage de noces en négatif, les deux semaines passées en Amérique latine avaient provoqué un déclic, celui du divorce inévitable. Sur place, ils avaient tenu à ce que rien ne transparaisse pour me préserver. Je les avais même trouvés particulièrement complices.

Mon départ de la maison, deux ans auparavant, avait été un révélateur pour eux. Après vingt-sept ans

de mariage, ils s'étaient peu à peu rendu compte que leur amour avait glissé vers de nouvelles terres, celles de l'amitié. Une amitié profonde, certes, mais dénuée d'envies et de projets en commun. En réalité, ils ne s'aimaient plus. Voilà tout.

Accoudée à mon bureau, un mug de thé à l'orange bien chaud entre mes mains aux ongles rongés, je prenais une pause.

Depuis cinq ans, je travaillais à la bibliothèque des langues romanes au sein d'une université du sud de la France. Le poste idéal pour moi, qui avais toujours vécu la tête dans les bouquins et qui étais passionnée par l'italien – auquel j'avais d'ailleurs consacré cinq années d'études – et l'espagnol.

Au début, mon métier m'avait paru magique. J'éprouvais un véritable sentiment d'accomplissement : être entourée d'ouvrages me donnait l'impression d'évoluer dans le monde que je chérissais depuis que j'étais petite. Tels des talismans, les livres continuaient à exercer sur moi un attrait irrésistible. Ils représentaient le champ de tous les possibles dans lequel je m'étais installée comme on entrerait à Poudlard. Je pouvais choisir d'en tourner les pages ou non, de m'arrêter où bon me semblait pour en ouvrir un autre : ils étaient une échappatoire au monde réel. Ils m'avaient d'autant plus aidée que ma prise de poste avait coïncidé avec le divorce de mes parents.

Si j'avais trouvé dans mon métier de nombreuses satisfactions, voire une consolation, je m'y ennuyais désormais. Les étudiants délaissaient bien souvent les

ouvrages de la bibliothèque au profit d'articles sur Internet. Je me retrouvais de plus en plus seule, c'en était parfois déprimant.

J'avais soif de nouveaux horizons, qui m'éloigneraient de la poussière des rayonnages. Je commençais enfin à m'en rendre compte : s'entourer de mille personnages ne faisait pas pour autant de votre vie un roman.

Après plusieurs mois de restrictions liées à la propagation du coronavirus, je ressentais, et je n'étais pas la seule, un besoin urgent d'évasion, de grand air et de liberté.

De plus, la relation complexe que j'entretenais avec Laurent me pesait. Je n'avais d'ailleurs plus de ses nouvelles depuis quelque temps. Et, comme d'habitude, cela me désespérait.

Ces pensées, ainsi que la cumbia qui résonnait dans ma tête, furent interrompues par l'arrivée d'un message sur mon groupe de discussion entre copines :

Ça va mieux ?

Après avoir rassuré ma joyeuse petite bande sur le fait que je ne comptais pas passer une semaine de plus à m'empiffrer de fraises Tagada et à larmoyer en écoutant une playlist de chansons déprimantes, je compris que ma journée était déjà presque finie.

Sur le chemin du retour, dans la chaleur réconfortante de ma voiture, je décidai de couper court à mes lamentations. Inspirée par le souvenir des oiseaux chanteurs, je lançai mon application de musique. Salsa dans les oreilles et dans le cœur ! La fin de l'année universitaire

se profilait et le soleil brillait, voilà qui devait, au fond, suffire à me rendre heureuse. En prime, le programme du week-end et la perspective de retrouver mes amies achevaient de me réjouir.

Une fois chez moi, je me débarrassai de mes chaussures et prononçai le traditionnel « bonjour ». Ce rituel était adressé à la fois à l'appartement vide et à celui qui l'habitait – j'avais souvent l'impression qu'il était le véritable maître des lieux : Dante. Aussi fidèle que mal luné, ce chartreux partageait mon quotidien depuis maintenant six ans. Le prestigieux nom italien qu'il portait ne l'influçait en rien. À défaut de se comporter noblement, il avait la sale manie de mordre sans raison apparente. Malgré son drôle de caractère, qui demeurait un mystère à mes yeux, une belle complicité était née entre nous.

Au programme de la soirée : un tête-à-tête avec Dante. Promis, j'essaierais de ne pas écouter *All by myself* !

Je garai ma voiture à côté de celle d'Alice. J'arrangeai la pince qui tenait mes quelques mèches rebelles – dont le brun profond blanchissait par endroits – et jetai un dernier coup d'œil dans le rétroviseur pour faire un état des lieux de mon maquillage : élaboré mais discret. Validé !

Quand je sortis de l'habitable, une légère brise iodée m'accueillit.

Comme tous les samedis soir, la paillote était bondée. La distanciation physique entre les clients ne semblait pas être une priorité pour les propriétaires de l'établissement. En entrant, j'aperçus immédiatement Sarah, dont la frange rousse émergeait de plusieurs centimètres de la

marée de têtes alentour. Elle me fit un signe de la main. Derrière elle, je remarquai mes deux autres amies : Alice, aux joues fardées de rouge, et au visage dégagé, et Julie, aussi souriante que solaire.

Je me frayai un chemin parmi les clients, traversai la partie restaurant, et les rejoignis directement sur la plage. En me voyant, Sarah afficha une mine réjouie.

— Alex, *honey* ! On t’attendait pour commander les mojitos ! On a déjà toutes choisi le nôtre, comment tu veux le tien ? Parce qu’on est d’accord, tu ne vas quand même pas prendre un thé, hein ?

Certes, je n’étais pas une adepte des soirées bien arrosées, refusant que l’alcool puisse me faire perdre le contrôle de moi-même, mais j’acceptais volontiers un cocktail de temps en temps.

— Non, répondis-je avec un sourire. D’ailleurs, pour changer, je vais le prendre aux fruits de la passion !

— Excellent choix, le même que le mien ! enchérit Julie.

Petit bout de femme aux yeux bleus, toujours positive et de bonne humeur, elle incarnait en outre la voie de la raison. Grande organisatrice dans l’âme, elle avait l’esprit rationnel et pratique. Elle avait d’ailleurs opté pour une coupe de cheveux à la garçonne – devenu androgyne, son visage n’en était que plus captivant –, ce qui lui faisait économiser un temps précieux chaque matin. Cette scientifique hors pair occupait un poste à responsabilités dans un important laboratoire d’analyse. Dans sa vie déjà bien remplie, elle s’était donné pour objectif de toujours veiller sur chacune d’entre nous, ce dont elle s’acquittait avec brio depuis des années.

— En parlant de fruits exotiques, il ne manque que Lise ce soir ! Quelqu'un l'a eue au téléphone récemment ? demanda-t-elle.

Lise, le cinquième membre de notre bande, que je connaissais depuis vingt ans, était installé depuis un an dans les Caraïbes. Comme dans l'ancienne publicité pour l'EuroMillions, elle avait fermé les yeux, puis fait tourner le globe terrestre de son enfance – celui qui trônait sur son bureau depuis toujours. Son index avait atterri sur la République dominicaine. Autrefois appelée Hispaniola, cette île tropicale, aujourd'hui partagée avec Haïti, lui évoquait le soleil, les cocotiers et la mer turquoise. En somme, le lieu idéal où s'établir, ce qui lui permettrait en prime d'écouler la collection de shorts qui remplissaient inutilement ses placards. Bien décidée à suivre sa pulsion, elle était allée au bout de sa mission d'intérim au sein d'une entreprise de BTP, puis avait fait ses valises. Bingo !

Après quelques semaines de vacances sur l'île à vadrouiller, elle avait finalement décidé de racheter un bar laissé à l'abandon, les économies qu'elle avait faites en vivant dans l'appartement familial en France lui ayant permis de mettre une petite somme de côté. En prime, la globe-trotteuse qu'elle était maîtrisait suffisamment l'anglais et l'espagnol pour se lancer dans l'aventure. C'est ainsi que Lise avait posé ses valises à Baya, un village de pêcheurs au tourisme grandissant, mais qui n'avait pas perdu pour autant son âme ni son authenticité. Ce qui correspondait parfaitement à l'état d'esprit de mon amie : du dynamisme mâtiné de chaleur humaine.

À la fois stupéfaite et admirative, j'avais suivi ses péripéties par téléphone et par FaceTime. Son audace, un trait de caractère qui m'avait toujours plu chez elle, avait encore frappé. Voir Lise, d'ordinaire aussi pâle que la face cachée de la lune, aussi dorée qu'un bonbon au caramel me faisait parfois râler. Les journées d'hiver m'en paraissaient plus rudes encore.

Alice, qui portait ce soir-là une tenue si colorée qu'elle semblait empaquetée dans une pochette-surprise ainsi que d'adorables boucles d'oreilles en forme de nounours, nous informa qu'elle avait parlé à Lise la semaine précédente. Notre amie souhaitait engager du personnel, mais après plusieurs mois d'inactivité, elle n'avait pas les moyens d'embaucher. Son commerce dépendait d'un tourisme qui redémarrait timidement, aussi la réouverture s'annonçait-elle compliquée.

Alice l'avait sentie préoccupée, ce qui ne lui ressemblait pas. Je m'étonnai que Lise ne m'ait rien dit. Je notai dans un coin de ma tête de l'appeler pour en savoir plus.

— Les *girls*, ce serait vraiment top d'aller la voir cette année, lança Sarah. Telle qu'on connaît Lise, elle serait bien capable de déménager dans quelques mois pour suivre un beau gosse au Brésil ou en Norvège ! Imaginez un séjour toutes ensemble à se prélasser, à s'éclater et faire la fête ! Comme je le dis toujours : y a pas de mal à se faire du bien !

Nous répétâmes en chœur le fameux mantra. Alice, Julie et moi étions plus qu'emballées par ce projet. Sarah, qui travaillait dans l'événementiel, pensait pouvoir bloquer une semaine de congé entre deux salons. Alice envisagea la possibilité de passer le relais – à condition que

ce soit pour quelques jours seulement – à sa nouvelle employée pour veiller sur sa librairie.

Pensive, je tournai la tête et vis le serveur s’approcher. Il déposa les quatre verres sur le napperon en macramé qui ornait notre table, agrémentée également de photophores. Nous l’accueillîmes avec un « ah » enthousiaste avant d’immortaliser le début de l’été avec un selfie – immédiatement envoyé à Lise.

Installées sous une tonnelle faite de bois flotté et de voilages, dans une ambiance aussi chaleureuse que décontractée, nous profitons de la soirée. Alors que Sarah finissait de nous raconter son rendez-vous avec un garçon rencontré chez des amis, laissant planer le mystère quant à l’issue du tête-à-tête, Julie aborda mes derniers déboires sentimentaux :

— Bon, Alex, parlons peu, parlons bien. Tu as eu des nouvelles de Laurent ?

— J’espère que non ! s’empressa d’intervenir Sarah avant que je puisse répondre.

— Non. Silence radio, en effet... Je crois qu’il devait revoir son ex...

Sarah ne put s’empêcher de réagir :

— Alexandra (quand Sarah – tout comme Lise – prononçait mon prénom en entier, c’était en général pour me signifier : « Fini de rigoler »), franchement, il faut régler cette situation. Tu dois lui parler une bonne fois pour toutes. Un *sex friend* qui te ronge le cerveau, ce n’est plus un *sex friend*. Alors *next* !

Sachant que le sujet était sensible, Alice me témoigna, comme toujours, du réconfort. Un simple regard

de sa part, de ses yeux d'un marron étoilé remplis de bienveillance et d'empathie, et vous vous sentiez déjà mieux. Cette fille est un vrai antidépresseur à elle seule !

Derrière mes airs placides, je n'en étais pas moins parfois susceptible.

— Ma douce, on comprend que ce n'est pas facile et que tu continues à espérer, bien sûr. Pourtant, dès le début, Laurent t'a dit qu'il ne voulait pas se poser.

Elle se sentait quelquefois coupable d'être la seule d'entre nous à entretenir une relation stable et durable. Elle et Doudou étaient en couple depuis leurs quinze ans. Ils s'aimaient comme au premier jour, s'apportant un soutien indéfectible. Son chéri, qui était un peu devenu notre mascotte, constituait d'ailleurs l'unique présence masculine tolérée dans nos soirées. On le soupçonnait tout de même d'en profiter pour jouer les espions du camp adverse : les informations qu'il récoltait devaient se monnayer chèrement auprès des copains qui cherchaient à mieux comprendre la gent féminine.

— Et puis un mec avec un prénom pareil ne peut pas être honnête, reprit Sarah. *L'orang-outan, l'orangeade, l'Orangina...* Il fait plus rire que pleurer, oui !

J'étais obligée de leur donner raison et ne pouvais nier que, dès les premiers jours de notre histoire, Laurent m'avait clairement annoncé la couleur : « Rien de sérieux, seulement de bons moments. » Il m'avait répété ce refrain pendant des mois, neuf au total. Pour mettre au monde aucun engagement. Mais il soufflait sans cesse le chaud et le froid, allant jusqu'à me faire miroiter des vacances en amoureux.

Ma vision du couple, qui avait déjà pris un sérieux coup après la séparation de mes parents, était mise à mal. Entre des périodes sans aucune nouvelle de Laurent et des rendez-vous manqués, j'étais constamment déçue. Il disparaissait parfois pendant deux ou trois semaines, reprenant ainsi ses distances. Je me sentais nulle, incapable de susciter en lui l'envie d'être avec moi. Cette situation me plongeait dans un abîme de doutes et de questionnements que je ne savais pas gérer. Je comblais alors cette absence par la lecture, trouvant de la compagnie auprès de personnages fictifs. Mon dernier roman en date était *Seul sur Mars*. Lorsque je l'avais déniché dans la librairie d'Alice, je m'étais sentie en communion avec le titre...

— Vous avez raison, les filles. C'est cette foutue Bridget Jones en moi qui l'attend... Ça finit par me bouffer, j'ai même du mal à me concentrer au boulot. Laurent, c'est comme une énigme à résoudre pour moi. Mais à partir de ce soir, je vous le dis : c'est le début de la fin. Adieu, monsieur Je-ne-sais-pas-ce-que-je-veux !

— Je préfère ça ! approuva Sarah. Arrête de jouer les miss Marple de l'amour, y a rien à en tirer de ton Laurent. Et regarde autour de toi : plein de moches t'attendent pour te consoler.

Nos goûts diamétralement opposés en matière d'hommes avaient empêché que l'une ne marche sur les plates-bandes de l'autre – en vérité, je n'aurais jamais eu les moyens de rivaliser avec mon amie, favorisée par un corps aux courbes bien plus harmonieuses que les miennes, qui étaient tout en rondeur. Depuis

l'adolescence, j'étais attirée par les garçons à la « bonne bouille » – dont Laurent faisait d'ailleurs partie –, qui étaient cependant tout aussi inaccessibles que les beaux gosses convoités par Sarah. Ce qui faisait l'objet de gentilles moqueries de sa part. Tout comme ma manie de dire : « Oh, pétard ! » quand tout le monde, selon elle, aurait lâché un classique mais libérateur : « Oh, putain ! »

Sarah l'épicurienne avait toujours raillé mon côté fleur bleue et ma quête du prince charmant. Depuis le divorce de mes parents, j'étais tout de même sceptique quant à son existence. Force était de constater que le *principe azzurro*¹ n'était pas facile à dénicher : qu'il soit bleu, jaune ou vert, je n'en avais pas encore vu la couleur. À la place, je n'avais eu droit qu'à une succession de dégonflés. Liste à laquelle Laurent était venu ajouter son nom.

Comme je ne souhaitais pas m'attarder sur le sujet, je détournai l'attention sur Sarah, qui, en règle générale, appréciait d'être la reine de la soirée.

— Dis donc, on attend encore la fin de l'épisode ! Comment s'est fini ton feuilleton sentimental ?

— Je ne donnerai qu'une information : c'est un épisode interdit aux moins de dix-huit ans ! Mais puisque vous avez toutes trente et un ans, vous êtes autorisées à découvrir la suite, bande de veinardes...

Je ris de bon cœur et profitais de la bouffée d'oxygène que m'offrait cette soirée avec mes amies. J'en avais tant

1. Ce qui signifie « prince charmant » en italien, et littéralement « prince bleu ». (N.d.A.)

besoin que je la savourais, ravie d'avoir délaissé mon canapé et ma déprime.

Je me sentais souvent privilégiée d'être ainsi parvenue à réunir autour de moi, au fil des ans, des filles aussi merveilleuses. Il y en avait quatre sur terre, et j'avais eu la chance de tomber sur elles. Lise, que j'avais rencontrée au collège, à l'âge de onze ans, avait été ma première vraie amie. C'était l'une des rares élèves à ne pas me trouver étrange et intello. J'avais fait la connaissance des autres plus tard, au lycée ou à l'université, et avais fait les présentations. Chaque fois, la magie avait opéré. Nous nous étions tant raconté nos vies que nous avions l'impression de nous fréquenter depuis toujours. J'avais une confiance aveugle en elles, sachant que jamais elles ne chercheraient à me blesser. C'était notre règle d'or. De tels sentiments vous faisaient oublier les peines de cœur.

Elles ont été d'un soutien précieux lorsque j'ai perdu mon équilibre familial. Bien sûr, durant mon enfance et mon adolescence, j'avais vu nombre de parents de camarades divorcer, et je pensais naïvement que, passé les cinquante ans, les miens resteraient éternellement ensemble. À vingt-cinq ans, alors que j'avais largement dépassé l'âge de raison, il avait été difficile de voir la structure aimante et stable que j'avais toujours connue se désagréger. Pas de cris, pas de disputes, mes parents continuaient de s'apprécier et de se respecter, allant même jusqu'à s'appeler chaque semaine – ce qui me déstabilisait au plus haut point. Ils avaient cependant vendu la maison de mon enfance et transformé ma vision du mariage : mon monde s'était fissuré, et la présence de mes amies avait

permis d'atténuer ma peine, en particulier grâce à l'immense dose d'amour qu'Alice avait à donner. D'après elle, tout peut se régler par un câlin. Ce n'est malheureusement pas toujours vrai, mais il est bon de le croire.

Nous levâmes nos verres, trinquâmes à ma bonne résolution et à l'épisode coquin de Sarah. Puis nous allâmes danser dès que le DJ augmenta le son.

Le bal était ouvert.

Ce dimanche s'annonçait morose. Si durant les jours précédents le temps était estival, à présent le soleil ne semblait pas vouloir se lever. J'étais en pleine léthargie, bien moins enjouée que la veille.

La nuit avait grandement participé à mon humeur maussade, la jeune noyée étant revenue me hanter. Sans pour autant se débattre, elle ne m'avait pas quittée des yeux, de ce regard à la fois transperçant et serein qui me troublait particulièrement. Comme engluée, je ne savais comment lui porter secours. Je ne le pouvais pas.

Le souffle court, je m'étais réveillée en nage. L'eau de mon cauchemar était devenue sueur.

J'eus la bonne idée de faire un gâteau au chocolat pour m'occuper, mais les kilos accumulés pendant le confinement, bien que noyés dans mon pyjama informe du week-end, me supplièrent de trouver une autre activité. Même les meilleurs épisodes de *Friends*, pourtant des armes ultimes contre la déprime, n'avaient pas réussi à me remonter le moral.

Rien n'y fit.

Quelques mois auparavant, j'avais regardé un reportage qui évoquait ces bars organisant des soirées

conviviales pour lutter contre l'abattement ressenti par un grand nombre de personnes le dimanche. Nombreux étaient donc ceux atteints du blues de la fin de semaine.

Ce jour-là, je me sentais l'une des leurs. J'étais lasse de mes humeurs changeantes, sans jamais pouvoir en identifier la cause. Je ne pouvais admettre que la seule origine fût Laurent. Il y avait forcément autre chose.

Je pensai alors à Lise. Avec les six heures de décalage entre la France et la République dominicaine, il était deux heures de l'après-midi chez elle. Je décidai donc de l'appeler. Mon amie décrocha à la troisième sonnerie.

— *Hola, amiga !*

— Coucou, Lise, comment vas-tu ?

— Ça va... Je suis contente de t'entendre, ça faisait trop longtemps ! Ce confinement nous a tous ramollis.

— On a parlé de toi, avec les filles, hier soir. Alice nous a dit que tu avais des soucis avec le bar. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je ne regrette pas ma décision, seulement les finances ne sont pas au beau fixe... Je suis pas sereine du tout. Enfin... Il était temps que l'activité reprenne sinon j'aurais été obligée de me dégoter un vieux touriste millionnaire à qui vendre mes charmes ! Ils sont nombreux ici, mais je préférerais me débrouiller grâce à mon sens du commerce.

Dès l'âge de treize ans, Lise avait mis en place un plan infaillible pour s'en sortir dans sa vie future : épouser un homme immensément riche. Dans l'idéal, celui qui alimentait nos soirées pyjama d'adolescentes devait avoir une santé déclinante afin de lui léguer rapidement sa

fortune. En prime Lise n'aurait pas à partager son lit trop longtemps.

Avec le temps, elle avait bien sûr abandonné l'idée. Mais elle resurgissait au moindre échec, comme pour lutter contre le mauvais sort.

— Rien de grave, reprit Lise avec sérieux. C'est juste que, après cette période d'arrêt, je voudrais développer mon activité, or, vu l'état de mes finances, il m'est impossible d'engager du personnel. Et puis j'ignore si les touristes seront au rendez-vous.

— Il faudrait que tu trouves quelqu'un qui accepterait d'attendre quelques semaines avant d'être rémunéré, le temps que tu engranges quelques bénéfices.

Lise m'expliqua que les employés dominicains étaient en général payés par quinzaine. Personne n'accepterait donc de travailler plus d'un mois sans salaire, surtout après la période d'inactivité que chacun venait de subir.

Elle ne voulait pas s'étendre sur les difficultés qu'elle rencontrait. Pourtant, tout comme Alice, je percevais son inquiétude.

— Et toi alors, bientôt en vacances ?

— Dans deux semaines, j'ai tellement hâte ! Je rêve de partir, j'ai assez déambulé dans mon appart et dans une *fac vide*, ces derniers mois ! Il faut que je regarde quelles sont les destinations accessibles aux ressortissants français. Ou alors, je la joue à ta façon, je ferme les yeux et pose mon doigt au hasard sur une mappemonde !

Je devinai l'esquisse d'un sourire sur le visage de mon amie.

— Ou bien tu poses carrément ton doigt sur le sud de la République dominicaine, et tu viens me rejoindre !

— Mais tu travailles, je vais te déranger...
— Au contraire, tu pourrais justement m'aider !
En contrepartie, je t'offrirais mon modeste gîte et le couvert !

Parle-t-elle sérieusement ?

Soudain les pensées se bousculèrent dans ma tête. J'avais toujours eu du mal à gérer l'imprévu, et cette situation me mettait mal à l'aise. Que répondre à mon amie ?

À l'autre bout du fil, Lise perçut ma gêne à travers mon silence.

— Quel risque tu prendrais, au fond ? Tu n'es pas comme Julie, qui doit jongler entre la garde de Tom et Léa et son boulot. Toi, tu as deux mois de vacances pour t'évader librement. Et puis, on pourrait profiter d'être ensemble, tu découvrirais un chouette endroit et mettrais à profit tes compétences en espagnol pour faire des rencontres plutôt que de t'enfermer dans les livres...

— Lise, je ne suis pas aussi spontanée que toi. Tu sais qu'il me faut du temps pour me décider. Et puis je ne connais rien à la restauration ni à la relation clients. Je suis surtout habituée aux contacts avec les étudiants. Et encore, ils se font rares à la bibliothèque...

— Pour l'instant, je ne propose que les petits déjeuners. Pas de stress. Et moi, j'ai toute confiance en toi, je suis sûre que tu serais capable de faire le service. Réfléchis-y et donne-moi une réponse dans la semaine, d'accord ?

Le court délai me fit un peu tiquer. Ce qui n'était initialement qu'une blague lancée en l'air prenait des allures de véritable projet estival...

— Je te promets d’y songer..., lui assurai-je d’un ton peu convaincu.

J’imaginai le visage bronzé de mon amie se parer d’une moue boudeuse. Elle se doutait très certainement de ma décision.

Je préférerais changer de sujet :

— Sinon, où en sont les amours ?

Lise avait un grand cœur avec les garçons, un grand cœur d’artichaut. Elle tombait amoureuse à peu près tous les trois mois. Au fond, elle était en quête de celui qui la stabiliserait et apaiserait son éternelle bougeotte.

— Oh, ça va, ça vient. Disons que mon prince charmant ne se trouve pas parmi les touristes... Il y en a bien un d’ici qui me plaît, mais... Je ne sais pas, on verra. Peut-être que je t’en parlerai si tu viens. Donc si tu veux tout savoir, ramène tes fesses !

Après avoir raccroché, je restai immobile pendant quelques instants.

Oh, pétard !

La proposition de mon amie me perturbait. Pour assouvir ma curiosité, j’ouvris mon ordinateur et tapai « République dominicaine » dans le moteur de recherche.

Après l’incontournable page Wikipédia qui donnait des informations factuelles sur le pays suivait une longue liste de sites de voyages. Je sélectionnai donc l’onglet « images » et déroulai une trentaine de photos de plages paradisiaques. Bon, d’accord, la première impression faisait plutôt envie, et ce projet tombait à pic. De quoi combler mon désir de dépaysement et la

frustration laissée béante après les fausses promesses de Laurent. Un bon point pour Lise.

Mais Internet ne pouvait pas répondre à la question qui me préoccupait : serais-je capable de travailler dans le bar de mon amie ? Je n'étais pas plus rassurée quant à mes facultés d'adaptation. Je pourrais, à la limite, trouver sur le Web des tutos et astuces de serveurs pour pallier ma maladresse légendaire.

Et puis, voulais-je prendre à ce point mes distances avec Laurent ? De son côté, il n'hésitait pas à le faire, et sans avoir à partir à l'autre bout du monde...

Alex, décide-toi !

Face à mes éternelles hésitations, voilà la phrase que mes parents m'avaient martelée pendant des années. Elle m'horripilait. Ce soir-là, elle rebondissait dans ma tête telle une balle de ping-pong.

La solution était de dresser une liste afin de peser le pour et le contre. C'est ainsi que je fonctionnais quand je devais prendre une décision, en comptant les points. Cette technique répondait à mon besoin d'organisation. Si la colonne « contre » était plus fournie, ne serait-ce que d'une ligne, mieux valait abandonner le projet. Pour certains, je baissais trop vite les bras, mais, à mon sens, je me préservais au contraire de tout éventuel échec. C'était le meilleur moyen d'éviter les mauvaises surprises. Bon, autant avouer qu'en amour ce système était toutefois bien plus faillible.

Soudain, une pensée me traversa l'esprit : qu'allais-je faire de Dante ?

Alors que j'étais sur le point de refuser l'invitation de Lise, arguant que je ne pouvais quand même pas

abandonner mon chat, mon téléphone me notifia l'arrivée d'un message. Lorsque je lus le nom de l'expéditeur, mon cœur, par habitude, s'emballa : Laurent.

Je découvris avec empressement le texto :

Tu es chez toi ? On pourrait se voir ce soir ?

P-S : Ça n'a pas marché avec mon ex...

Passé l'excitation première et la perspective de le revoir après un mois de silence, le soufflé retomba. Je relus le texto et m'attardai sur la fin : en somme, j'étais la roue de secours. Or, si ces dernières semaines de solitude s'étaient parfois révélées déprimantes, elles m'avaient permis de me retrouver un peu, en me focalisant sur autre chose que les désirs et disponibilités de Laurent.

Je savais que je ferais un pas en arrière en lui ouvrant la porte, ce soir-là. Même si j'en avais pourtant terriblement envie.

Je répondis aussitôt :

C'est OK, on va se voir !

Le premier épisode pouvait débiter...

*Ojalá que llueva café en el campo
 Que caiga un aguacero de yuca y té
 Del cielo una jarina de queso blanco
 Y al sur una montaña de berro y miel, digo¹*
 Merengue, Juan Luis GUERRA

Premier dépaysement : l'aéroport de Punta Cana et ses toits en feuilles de palme, où un orchestre local, accompagné de jeunes filles souriantes, vous souhaite la bienvenue en vous offrant des colliers de fleurs. Cela me fit penser à ces films américains dans lesquels les touristes débarquent à Hawaï. Mais ici, le traditionnel *Aloha* était naturellement remplacé par *Hola*.

Si je m'étais sentie en vacances dès que j'avais posé le pied dans l'avion, mon arrivée en République dominicaine laissait présager les promesses d'un autre monde.

1. Ce qui signifie en espagnol : « Pourvu qu'il pleuve du café dans la campagne/Qu'il tombe une averse de manioc et de thé/Que du ciel vienne une jarre de fromage blanc/Et au sud une montagne de salade et de miel. » (*N.d.A.*)

J'étais presque tentée d'imiter Christophe Colomb et de crier : « *Tierra !* »

Non, trop colonialiste, pensai-je.

Un simple texto envoyé à Lise deux semaines plus tôt – je dois avouer que j'avais hésité à l'envoyer à Laurent pour lui ouvrir ma porte – avait constitué la décision la plus rapide de ma vie. Mais sûrement pas la plus réfléchie. Les conseils que mon amie s'échinait à me donner depuis vingt ans pour me pousser à lever la tête des livres avaient porté leurs fruits : pour une fois, j'avais osé. Et elle s'en réjouissait.

Prudente et peu confiante en mes compétences de serveuse, j'avais tout de même acheté un billet flexible qui me permettrait de revenir au plus tard quelques jours avant la rentrée universitaire, soit vers la mi-septembre. J'avais dans l'idée que ma première semaine à Baya déterminerait sûrement la durée de mon séjour.

Alice, Julie et Sarah m'avaient organisé un départ en fanfare. Elles étaient ravies de mon choix, qui avait le mérite de m'éloigner de Laurent. Elles étaient venues me chercher chez moi à l'aube, avec la voiture de Sarah, Shakira à plein volume dans les enceintes. À cinq heures du matin, les rues étant désertes, mon amie put jouer les pilotes de course jusqu'à l'aéroport, se contrefichant de mes protestations.

Malgré nos estomacs retournés par la conduite sportive de Sarah, nous avons petit-déjeuné sur place et rivalisé d'imagination quant aux paysages exotiques qui m'attendaient. Elles m'ont félicitée lorsque, de façon presque anodine, je leur ai appris que je n'avais pas averti